

Article

« De la généralité à la sémiotique »

Julia Kristeva

Études littéraires, vol. 10, n° 3, 1977, p. 337-346.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500444ar>

DOI: 10.7202/500444ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DE LA GÉNÉRALITÉ SÉMIOTIQUE

julia kristeva

P. Ouellet : La sémiotique est aujourd'hui partagée entre une herméneutique qui s'applique à des *particuliers* pour en dégager la spécificité et une heuristique s'attachant à modéliser (simuler ou générer) sur la base d'*universaux* ou de traits génériques un ensemble plus ou moins vaste de données sémiotiques. Quelle est donc, à votre avis, la relation entre une sémiotique de l'*interprétation* et une sémiotique de la *modélisation* ; doit-on considérer l'une — en l'occurrence la dernière, puisque c'est la question que pose ce numéro — comme première par rapport à l'autre, ou ne les considérer qu'indépendamment l'une de l'autre ?

Julia Kristeva : Votre question pose d'abord le problème de l'existence historique de la sémiologie; on peut en faire remonter les débuts aux stoïciens, qui ont substitué à l'*être* et au *logos* le *système de signes*, puis, à travers les théories médiévales des *modi significandi*, élaborées en relation avec la théologie chrétienne, en suivre le développement jusqu'au sursaut qu'elle connaît avec le logico-positivisme, où se pose clairement le problème de la *généralité* sémiotique. Cependant la sémiologie actuelle, telle qu'elle est héritée de Saussure et de Peirce et, surtout, telle qu'elle essaie de se construire en tenant compte du décentrement du sujet parlant impliqué par l'inconscient freudien, me semble précisément mettre en question le problème de la généralité. Désormais la sémiologie se construit comme une approche polyvalente, multiple, de différentes pratiques de discours qui supposent, chacune, des situations différenciées du sujet parlant et, par conséquent, des articulations signifiantes, elles aussi, différenciées. Ce qui reste de « sémiologique » dans ces différentes approches est la prise en compte des problèmes relevant du signe, du signifiant, des systèmes formels, mais l'articulation de ces problèmes est chaque fois particulière, différente et, par conséquent, ingénéralisable.

Un autre corollaire de votre question est celui de l'utilisation, en sémiologie, des modèles logico-mathématiques. Si la

sémiologie se construit aujourd'hui en un lieu qui est le cadavre toujours pourrissant de la vieille philosophie — là où l'être et le *logos* sont remplacés par le *système de signes* —, elle se construit aussi en ce lieu où les sciences exactes et, notamment, la mathématique, la *mathésis*, convergent vers les notions de *signe*, de *sens*, de *signification* et de tout ce qui relève du langage. Dans cette convergence la sémiologie épouse, en quelque sorte, le développement des recherches formelles, c'est-à-dire des théories logiques et mathématiques qui proposent de nouveaux espaces, et de ce point de vue, je dirais que ces recherches — telles la théorie de la morphogenèse de Thom ou la théorie des ensembles flous de Zadeh — font partie d'une sémiologie, mais en elles-mêmes, en tant que recherches formelles particulières. L'application de ces structures en tant que modèles d'un objet autre est, par contre, une tout autre question, beaucoup plus complexe. Cette application a été soutenue par une conception structuraliste de la sémiologie, au moment où l'on a transposé les modèles phonologiques sur l'analyse des mythes, par exemple, et où, par la suite, on a successivement importé tel ou tel modèle logique ou mathématique dans l'analyse des structures du récit; cette conception s'est avérée peu intéressante en ce qu'elle n'était, en fait, qu'un placage de formes externes à un fonctionnement signifiant qui, éventuellement, peut ou non les tolérer. La question est en fait celle du statut de la théorie qu'on applique, et de ses possibles réajustements en fonction de cette application; c'est la problématique d'un sujet, le sémioticien en l'occurrence, qui utilise un modèle particulier dans sa lecture d'un texte; donc, non plus celle, classique, de la modélisation logico-mathématique, mais celle, préalable, de l'*interprétation* (à propos de laquelle il serait bon, d'ailleurs, de relire Peirce à la lumière de Freud). De ce point de vue, ce qui est intéressant, ce n'est plus la recherche de la validité ou des correspondances terme à terme d'un modèle pour un système signifiant donné, mais plutôt la recherche des espaces particuliers.

P. Ouellet : Mais est-ce que cela ne condamne pas la sémiotique à un système d'interprétations sans fin(s) n'aboutissant jamais à l'émergence de principes généraux, de modes de régulation, sans être nécessairement universels, du moins, généralisables relativement à un certain cadre de référence ?

Julia Kristeva : Toutes les théories généralisables actuelles dans les sciences du langage ne se sont avérées généralisables que pour une certaine portion, une certaine expérience donnée du langage — soit pour la strate de la syntaxe, ou de la phonologie, soit pour certaines règles structuralistes, etc. — mais il n'y a pas de règles générales qui cernent l'ensemble des processus signifiants. Partir de systèmes ou d'opérations mathématiques pour essayer d'encadrer le procès de la signifiante dans certaines formules — ce qui est parfaitement faisable — n'aboutit en fait qu'à transposer un certain développement de la mathématique sur une interprétation — ce qui me paraît peu intéressant par rapport à l'interprétation elle-même, qui présente à mon avis le principal intérêt.

Ch. Bauer : Retombera-t-on, finalement, dans le comparatisme et la philologie classique, sans doute remaniée, comme l'indique Benveniste dans un entretien avec Pierre Daix¹ ? Comme, pour vous, le placage des systèmes formels n'a pas de sens, et que votre *Erkenntnisinteresse* est radicalement différent de celui de certains chercheurs qui, dans la tradition de Peirce, ou encore de Frege, Carnap, jusqu'à un Lieb, aujourd'hui, essaient de construire un système modélisant tous les autres systèmes signifiants, peut-on alors se poser la question du statut des sciences historiques et philologiques dans cet *intelligible sémiotique*, cet intelligible formel ou, du moins, formalisable ? Je prends ici, pour illustration de cette question, votre séminaire sur la *Traversée des signes* qui réunissait, entre autres, des philologues.

Julia Kristeva : La philologie, bien qu'on en croie le champ d'exploration saturé, reste extrêmement intéressante en ce qu'elle manifeste, contre un certain haut-vol d'abstraction et de logification, un intérêt pour l'étude des particularités du fonctionnement signifiant. L'un des buts du séminaire de *La traversée des signes*² était d'envisager le fonctionnement des systèmes signifiants dans des conditions culturelles et historiques différentes; il est apparu que ce sur quoi vivent les sciences humaines en Occident, à savoir le métalangage, tel

¹ Cf. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* II, Paris, Gallimard, 1974, p. 11-28.

² Julia Kristeva (ed), *La traversée des signes*, Paris, Seuil, 1975.

qu'il s'est construit comme système maîtrisant le fonctionnement des signes, est loin d'être la seule manière d'appropriation que l'animal humain peut avoir à l'égard de ces « signes » qui le constituent. D'autres moyens, telles les différentes écritures chinoises (voir le texte de François Cheng³) ou bien l'utilisation, en Inde, dans le bouddhisme ou dans le brahmanisme, de l'implication corporelle dans les « signes » en plus de l'utilisation de leur connaissance, ouvrent des voies tout autres que notre voie métalinguistique. Ceci n'est pas cependant pour dire qu'il faut se débarrasser de l'approche métalinguistique et mettre en cause la scientificité dans l'étude des systèmes de signes; je pense qu'il faut maintenir cette scientificité et, par conséquent, la différence entre ce qui relève d'un texte, d'un art, donc d'une implication subjective directe, et ce qui relève d'une connaissance. Si je signale ces différentes pratiques du « signe » et de sa « connaissance » dans des systèmes orientaux, c'est pour faire apparaître que notre approche, notre sémiologie, est un produit historique et que cette histoire ne se présente pas comme quelque chose de linéaire, telle que notre conception héritée du dix-neuvième siècle nous la fait voir, mais, en fait, comme une mosaïque d'attitudes différentes du sujet parlant à l'égard du signe et du sens, et donc une série de types de pratiques signifiantes.

P. Ouellet : On remarque, dans les travaux récents de sémiologie littéraire, une attitude de plus en plus mimétique et identificatoire du sémioticien par rapport à l'objet qu'il se donne. Il semble que l'on assiste à une sorte de rabattement de l'hétérogénéité que constitue tout texte en tant qu'objet de connaissance, sur un espace indifférencié, homogénéisant, où le texte et sa lecture ne font plus qu'un. Quel est selon vous le statut de cette identification ?

Julia Kristeva : Cette bifurcation des recherches sur le signe et le sens est survenue au moment où l'on s'est rendu compte que l'application d'un modèle sur un texte est beaucoup moins innocente que ne l'est l'application sur une phrase — le texte

³ François Cheng, « Le « langage poétique » chinois » in J. Kristeva, *op. cit.*, pp. 41 à 75, maintenant publié en livre : F. Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1977.

supposant toujours une lecture qui implique davantage tout l'appareil pulsionnel inconscient interprétatif du sémioticien.

Certaines de ces recherches essaient d'aller jusqu'au bout d'une identification avec le texte, en en proposant une interprétation qui peut le porter à la connaissance du lecteur de la même manière que l'écrivain l'a porté : c'est une attitude qu'on peut appeler mimétique ou identificatoire. Ne se donnant plus d'objet externe, comme dans l'attitude métalinguistique, on fait de la littérature « à propos » de la littérature. Cependant, dans ce passage à l'écriture plutôt qu'à une connaissance d'objet, on aboutit le plus souvent à une invention de style répétitive, subissant les retombées d'une écriture classique ou symboliste, en tout cas, d'une écriture qui a déjà eu lieu. C'est l'exemple de certains philosophes en France, qui essaient d'écrire comme des écrivains.

Par ailleurs, une autre attitude, qui est la mienne, consiste à maintenir, après la phase inévitable d'identification, qui est la phase même de la lecture et de l'interprétation, une exigence de connaissance — par un retour au lieu considéré neutre du métalangage, c'est-à-dire, d'une part à cette « phase thétique » dont parle Husserl et qui pose l'existence d'un objet réel garanti par la prédication, et d'autre part, aux capacités de connaissances syllogistiques et métalinguistiques que cela suppose. Il s'agit donc de décrire, avec les matériaux disponibles, cette identification préalable au texte. L'utilisation des modèles dont vous parliez peut alors s'insérer au niveau de cette description qui vient, en un second temps, prendre pour objet l'adhésion primitive ou antérieure qu'on a eue avec le texte; mais ce ne sera pas là l'utilisation d'un modèle au sens logico-positiviste du terme, c'est-à-dire d'un modèle fonctionnant en logique ou en physique, par exemple; ce ne pourra être que l'utilisation d'un ensemble de concepts, de notions, soumis à un certain nombre d'entorses ou de métaphorisations.

Ch. Bauer : Est-ce que le problème de l'extériorité de l'objet et de la neutralité du sujet ne relève pas aussi du type de texte ou d'objet qu'on se donne : l'ethnologue (ou l'ethnolinguiste), dans une enquête sur le terrain, n'est-il pas beaucoup moins « impliqué » dans le réseau social dont sont extraites les informations concernant la langue ou le « texte » étudié, autre-

ment dit, son attitude n'est-elle pas beaucoup plus neutre vis-à-vis de ses informateurs ?

Julia Kristeva : L'anthropologie a transposé sur un terrain externe qui est la pensée dite sauvage les modèles de notre pensée et elle y a éventuellement trouvé des particularités, mais en conservant toujours le présupposé métaphysique selon lequel la neutralité du sujet parlant, l'ethnologue, est garantie par l'extériorité de son objet. Cette neutralité, en fait, n'est garantie que par un *a priori* théorique qui consiste à éluder la question des présupposés avec lesquels l'ethnologue va sur le terrain et celle, par conséquent, de son propre lieu d'énonciation.

On peut admettre deux étapes dans le travail ethnologique; une première concerne le déchiffrement des textes, c'est-à-dire le dégagement, à travers une connaissance de la langue, du sens premier du message. Là, évidemment, l'implication subjective du sémioticien est nulle, ou presque. Mais dès qu'il s'agit, en une deuxième étape, d'analyser le niveau, plus complexe, des structures du mythe, et de ses implications sociales ou intertribales, les mêmes problèmes que l'on rencontre dans une analyse de textes modernes, tel celui de Céline, ressurgissent. Je ne parle pas évidemment des problèmes psychologiques, individuels, mais de cette économie particulière liée au décentrement du sujet à travers la nature et la culture, donc, en somme, des problèmes de psychotisation : multiplication de l'individualité et restructuration à travers des structures sociales de parenté ou d'autres codes symboliques et culturels.

P. Ouellet : Pour reformuler la question précédente, je dirais que les objets littéraires de la modernité occidentale sont des objets idiolectaux — relevant d'une utilisation *personnelle* du langage et du sens — tandis que les objets ethno-sémiotiques, tels les mythes, les rites, etc., sont beaucoup plus décentrés par rapport à la personne, à l'individu, et peuvent, à ce titre, permettre de sortir de l'auto-réflexivité à laquelle la sémiotique semble aujourd'hui condamnée.

Julia Kristeva : Le discours sur le signe et le sens s'est aperçu qu'il est enfermé en lui-même; et le fait de se donner des objets qui le poussent à se retourner sur lui-même est, en réalité, une sorte de coup de force qui le fait avancer. C'est là

qu'on touche à ces moments névralgiques d'identité et d'unité du sujet parlant que j'essaie d'évoquer à travers l'art moderne. L'art moderne est un des moyens d'aborder le problème de l'*universalité* non plus au niveau de notre conception, historiquement limitée par la rationalité classique, du signe, du sens et des structures mais bien au niveau de principes qu'on trouve dans d'autres systèmes signifiants, d'autres cultures, d'autres attitudes du sujet parlant, et qui rendent compte du décentrement du signe, du sens et de l'identité. Ainsi, ce que j'essaie de trouver chez Céline, ce sont les relations entre son expérience du langage et du sens et toute une tradition qui est la tradition apocalyptique, donc un certain type de généralisable, si vous voulez, qui est une coupe particulière dans l'éventail des possibilités qui sont données à l'être parlant de signifier. La question est donc de construire une typologie des pratiques signifiantes dans laquelle il apparaîtra que le type de modélisation hérité des sciences exactes, par lequel vous cherchez à dégager des généralisables, relève d'une certaine rationalité, historiquement et socialement déterminée, et qui n'est qu'une parmi d'autres.

P. Ouellet : La linguistique ne s'intéresse pas qu'aux langues particulières, mais, à travers elles, au mécanisme langagier lui-même. Pourquoi la sémiotique littéraire, s'intéressant aux textes particuliers, ne s'intéresserait-elle pas aussi aux « mécanismes textuels » proprement dits ?

Julia Kristeva : Il n'y a pas de Texte en général, il y a des mécanismes éventuellement généralisables mais seulement pour certains types de textes, correspondant à certains types d'attitudes du sujet parlant dans le sens et la signification. En ce qui me concerne, j'en dégage un, qui me paraît intéressant parce qu'il est en corrélation avec des problèmes de psychose, c'est-à-dire de crise d'individualité et de crise d'institution. Il y en a d'autres.

P. Ouellet : Si l'on désespère de trouver, au niveau des systèmes formels, du généralisable, peut-on espérer découvrir, par ce que vous appelez « l'articulation de la biologie au sens »⁴, certains universaux empiriques liés, par exemple, à une hypothèse d'hérédité. Cette universalité concernerait certains processus pré-logiques de repérage spatio-temporel qui

⁴ In *Polylogue*, Paris, Seuil, 1977, p. 8.

se manifestent, dans l'apprentissage du langage, par le fait que la maîtrise par l'enfant des paramètres situationnels et énonciatifs ait lieu avant que son système d'énoncés soit parfaitement établi. Cette hypothèse (qui rejoint en un autre lieu l'hypothèse localiste des grammaires casuelles) peut être reliée au niveau que vous appelez « sémiotique » par rapport au niveau symbolique. Peut-on considérer que ce qui se pose ainsi en termes d'ontogenèse puisse aussi se poser en termes de hiérarchie des contraintes dans un modèle de la sémiogenèse ?

Julia Kristeva : On constate, en effet, dans les théories sur l'apprentissage du langage, tout un repérage spatio-temporel et opérationnel antérieurs à la structure proprement syntaxique et grammaticale, repérage qui peut être considéré comme étant de l'ordre du *sémiotique*; mais ce sémiotique est toujours tributaire du symbolique — ce qui apparaît comme une « antériorité » au langage n'étant accessible qu'à partir de l'instance du langage. On postule une hétérogénéité entre sémiotique et symbolique pour se donner des structures mobiles, mais cette hétérogénéité est toujours déjà pensée à travers l'existence du langage. De même, le repérage, par les enfants, des structures de temps et d'espace, se fait nécessairement dans un contexte de langage, celui des parents, et c'est par rapport à ce fonctionnement symbolique qu'il opère de tels repérages. Je ne soulève pas ici, bien sûr, l'hypothèse de l'innéité de certaines structures mentales; mais faisant l'économie de cette hypothèse d'hérédité du symbolique, il faut constater que le contexte socio-historique fait que le sémiotique est déjà produit à travers le symbolique. L'enfant pourrait peut-être, en dehors du contexte social, développer une sorte de *mapping* (instinctuel), mais ce n'est pas évident qu'il puisse développer les schémas qui sont les pré-conditions du langage — ces schémas, antérieurs à l'apprentissage de la langue, étant déjà d'une complexité très supérieure à l'adaptation de l'animal à son milieu.

Ch. Bauer : Quelle est la place de la sémiotique par rapport aux recherches en psychanalyse et en neurologie ? Est-ce possible d'envisager quelque chose de médiatisant, coordonné au système de la bio-communication — considérant, par exemple, le fait que, chez les primates il n'y a pas

d'aire Broca et que le *language processing* par conséquent se passe ailleurs ? Peut-on supposer une interaction entre processus neurologique et symbolique (au sens de Lacan) par rapport à laquelle la sémiotique jouerait un rôle de médiateur ?

Julia Kristeva : Vous vous demandez, en somme, à quelle réalité neuro-physiologique correspondrait ce code sémiotique ; si, pour reprendre votre question, ce ne serait pas l'articulation, d'une part, du fonctionnement neurologique, c'est-à-dire de la transmission par les neurones d'une certaine excitabilité du tissu, venue des stimulations internes, et d'autre part du langage ? On est bien loin de pouvoir répondre à cette question dans l'état actuel de la linguistique et de la neurologie. Le problème, pour l'instant, consiste à assouplir, à raffiner au maximum les analyses des pratiques du langage dans des conditions particulières, notamment dans des situations-limite, psychotiques ou para-psychotiques, et ensuite seulement, à tenter un retour à la neurologie et à ses propres découvertes. Il est évident que les problèmes de maturation neurologique réagissent sur l'expression verbale, symbolique, mais on ne peut, au stade actuel des recherches, décrire les déterminations réciproques des deux registres : on en n'est qu'à l'approfondissement du neurologique d'une part et du sémiotique d'autre part. Dans notre domaine, le sémio-langagier, il faut approfondir, au maximum, l'analyse des phénomènes signifiants avec une attitude analytique qui tienne compte du sujet parlant, puisque c'est le sujet parlant qui fait le lien entre la structure du sens et le neurone.

Ch. Bauer : Vous parlez, à propos de votre attitude vis-à-vis du texte, d'une psychanalyse sans transfert. Ne faudrait-il pas distinguer le transfert à proprement parler du réseau identificatoire hors cabinet, en ce sens qu'à Bonneuil, par exemple, dans le cadre de l'institution éclatée de Mannoni, les enfants et les jeunes se trouvent en permanence dans un réseau identificatoire, mais sont loin d'avoir établi des relations transférentielles — qui sont d'ailleurs interdites à Bonneuil, dans la mesure où les enfants et les jeunes ne doivent pas prendre l'« autre » comme fou, mère, oncle, frère, sœur, etc. Mais, pour revenir à la question, croyez-vous vraiment possible une approche psychanalytique du texte qui se démarque de l'expérience clinique du transfert ?

Julia Kristeva : La psychanalyse est d'abord un travail clinique rendu possible par le transfert, mais elle est aussi une lecture de textes, en quel cas, c'est le texte lui-même qui est son pôle de transfert. Un théoricien de la signification ne l'est jamais de façon neutre, mais entière et donc inconsciente. Si toute analyse commence par la description de la spécificité sémio-linguistique d'un texte, dès qu'elle en tente l'interprétation, elle ne peut qu'impliquer de la part de l'analyste une attitude que j'appelle : « transférentielle-par-rapport-au-texte »⁵ : c'est le cas de toute lecture, quelque neutre qu'elle puisse se dire. La « neutralité » des analyses structurales du récit, par exemple, n'assure aucunement une objectivité, elle n'assure qu'une restriction. Entre cette attitude et la tentation de faire de la (mauvaise) littérature, le terrain modeste de la sémiologie analytique me paraît pouvoir se définir comme celui où se cherchent des *espaces* nouveaux et multiples pouvant être *interprétés* en regard des expériences complexes et critiques du sujet dans le sens.

⁵ In *Polylogue*, Paris, Seuil, 1977, p. 7.